

La pensée et l'actualité religieuses

LES CATHOLIQUES ALLEMANDS et le national-socialisme

Notre récent article « Les catholiques allemands et le national-socialisme », nous a valu une correspondance variée et intéressante.

Nos lecteurs seront curieux, nous en sommes certains, de lire ci-dessous quelques-uns de ces documents : une lettre de Don Sturzo, de déclarations de M. Max Habermann, protestant, du parti chrétien-social, membre du Comité directeur du « Deutschnationaler Handlungsgehilfen-Verband », bien connu dans les milieux sociaux et syndicalistes, enfin une interview du fameux Dr Goering.

Ils feront d'eux-mêmes la critique et parfois une critique sévère. — de certaines affirmations venues d'outre-Rhin. Ils en tireront du moins la conclusion que nous rapportons unanimement tous les visiteurs d'Allemagne depuis un mois : le pays germanique tout entier, catholiques compris, est emporté par une vague irrésistible en faveur de Hitler ; le nouveau chancelier sacrifie ses théories philosophiques au désir de réaliser, juifs mis de côté, l'unité nationale ; les problèmes d'ordre intérieur ont pour le moment, le pas sur ceux de l'ordre extérieur ; mais la sensibilité allemande est d'une nervosité extrême. Le nouveau gouvernement mène une campagne énergique contre le nudisme, la pornographie et en faveur de la moralité publique. Quelques noyaux épars cherchent, comme le Dr Brüning, à résister à l'entraînement général ; mais leur réaction est pratiquement inefficace en face d'une révolution sociale comme l'Allemagne n'en avait pas connu depuis 1848, et peut-être depuis la Réforme.

Le parti populaire italien et le fascisme

Lettre de Don Luigi Sturzo
Londres, le 7 avril 1933.

Mon Révérend Père,

Dans votre article « Les catholiques allemands et le national-socialisme », publié hier dans la *Croix*, il se trouve un passage sur les populistes italiens qui me semble un peu trop sommaire. Je me permets de vous indiquer rapidement quelques données de fait dont on n'a pas tenu compte dans ledit article.

1° Après la marche sur Rome du 28 octobre 1922, deux députés populistes, Cavazzoni et Tangorra, consentirent à devenir ministres dans le premier ministère Mussolini, et trois autres, Gronchi, Milani et Vassallo, devinrent sous-secrétaires d'Etat. Mon avis était contraire, mais le groupe parlementaire populaire ratifia la décision prise, et à la Chambre des députés, à la séance du 15 novembre 1922, vota les pleins pouvoirs à Mussolini. La collaboration ministérielle dura jusqu'au mois d'avril 1923, quand le vote émis par le Congrès populaire de Turin y mit fin. Celui-ci s'était décidé à « continuer sa lutte de principe pour la liberté, contre toute oppression centralisatrice se recommandant de l'Etat panthéiste et de la nation déifiée ; assurer de sa solidarité ceux qui souffrent pour la cause et pour la pacification intérieure ; réclamer pour le bien de l'Italie le respect de la personnalité humaine et de l'esprit de fraternité chrétienne ».

De novembre à avril, on avait vu les faits suivants. Les violences fascistes avaient continué dans toute l'Italie, sans l'intervention ni de la police ni du gouvernement pour rétablir l'ordre. La nuit du 1^{er} janvier 1923, à Rome, 22 ouvriers furent égorgés et jetés au fleuve. Le fascisme de Turin avait reçu un télégramme d'éloges d'un sous-ministre de Mussolini, le comte de Vecchi. Le gouvernement avait appliqué à tous les crimes commis « pour fins nationales », une amnistie qui en était une glorification. On avait incorporé les escouades d'assaut à l'Etat comme milice nationale. Dans ces conditions, la collaboration (qui d'ailleurs n'était telle que de nom, car, par le fait elle était une subordination) devenait conviction. La solution de Turin répondait à la conscience du parti entier. Seulement, au mois de juillet suivant, dix députés sur 107, avec quelques adhérents par-ci par-là, se détachèrent du parti populaire pour former ensuite le centre national.

2° Aussi longtemps que le parti populaire fut en existence (et fut dissous en même temps que les autres partis par le décret de novembre 1926), la plus grande partie des œuvres sociales catholiques n'étaient pas atteintes. La lutte contre les Syndicats chrétiens, les Coopératives, les Caisses rurales, les Eclaireurs catholiques et la presse catholique, ne commença qu'après la suppression du parti. Donc, la faute, s'il y en eut, ne peut pas être attribuée à celui-ci.

3° A partir de 1927, le petit groupe de catholiques qui s'étaient séparés du parti populaire et qui formaient le centre national collaborait avec le Duce. Mais non seulement ils ne réussirent pas à empêcher la lutte contre les œuvres sociales, économiques et sportives des catholiques, mais en 1929 ce groupe même fut obligé à se dissoudre.

Ces faits sont assez clairs pour démontrer comment on arrive à collaborer avec quelqu'un qui veut le pouvoir tout entier, sans contrôle, sans admettre la libre critique, ni même l'existence d'une personnalité politique autre que la sienne, ni une œuvre qui ne porte pas le nom de son parti.

On ne peut encore porter de jugement historique sur la conduite des populistes ; il est trop tôt,

Du point de vue moral, ce que je puis dire, en mon nom propre et en celui de beaucoup de mes amis, y compris Giuseppe Donati et Francesco-Luigi Ferrari, morts en exil à Paris, c'est qu'après mûre considération nous avons suivi les dictées de notre conscience, et malgré tout ce que nous avons pu souffrir (qui plus, qui moins), nous n'avons aucune raison de nous repentir de la voie choisie.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments dévoués et cordiaux.

LUIGI STURZO.

Une révolution s'est accomplie en Allemagne

Il fallait choisir entre la révolution bolchevique et la révolution nationale

Déclarations de M. Max Habermann

Pour bien juger ce qui s'est passé en Allemagne depuis quelques mois, on doit partir du fait que ce pays se trouve, pour le moins depuis l'été 1930, dans un état de guerre civile latente. Durant ces trois années, plusieurs milliers de personnes ont été tuées ou plus ou moins grièvement blessées au cours des bagarres qui se sont suivies tant dans la rue que dans les lieux publics. L'Allemagne n'avait plus que le choix entre une révolution nationale et une révolution bolchevique. Elle s'est prononcée, à une majorité écrasante, pour la révolution nationale. Ainsi, elle est devenue le défenseur de la culture occidentale contre le chaos communiste. On peut prévoir que durant longtemps les valeurs spirituelles et religieuses de l'Occident seront sauvegardées contre le communisme. Le communisme sera d'ailleurs exterminé en Allemagne et ne pourra plus jouer aucun rôle, ni politique ni social.

Une révolution est toujours quelque chose d'élémentaire. Elle transforme avec une force irrésistible les formes d'activité qu'elle rencontre. La France, terre classique de la révolution occidentale, en a fait l'expérience, et ses grands historiens ont su faire comprendre au monde entier le sens et la portée des mouvements révolutionnaires. N'étant pas mêlé à l'action révolutionnaire immédiate, je puis entrevoir les buts plus ou moins lointains vers lesquels tend cette action, au delà des interventions de l'armée révolutionnaire victorieuse.

Une révolution a toujours pour effet de porter au pouvoir des classes de la population qui se sentaient opprimées et qui, en un sursaut d'énergie passionnée, réclamaient pour elles la liberté d'action. Il est vrai qu'une révolution ne saurait être considérée comme victorieuse lorsque elle a remplacé l'ordre ancien par un ordre nouveau. Nous nous trouvons actuellement dans cette seconde phase de la révolution allemande.

Unification de la volonté politique du peuple allemand

La grande signification historique de la révolution nationale réside dans l'unification de la volonté politique du peuple allemand. La fusion du Nord et du Sud, que Bismarck n'avait pu réaliser qu'imparfaitement en 1871, est aujourd'hui un fait accompli. Il n'y a plus aujourd'hui de « ligne du Mein » ni de particularisme des pays du Sud. Ainsi se trouve réalisée sur le terrain constitutionnel ce que les nationaux-socialistes appellent la *gleichschaltung* (mot intraduisible signifiant unification des tendances). Le fait qu'une volonté politique uniforme anime aujourd'hui le Reich, les Etats confédérés et les communes, a créé une situation politique que l'Allemagne n'a pas connue depuis des siècles. Après la révolution socialiste de 1918, l'autonomie des « pays » confédérés a subsisté, sans les dynasties. Les quatorze années qui se sont écoulées depuis n'auront été qu'un état transitoire dans l'histoire de la nation allemande.

Adaptation de la vie sociale à la nouvelle situation politique

Les forces révolutionnaires, après s'être emparées du pouvoir, s'occupent maintenant, dans la deuxième phase de la révolution, d'adapter la vie sociale à la nouvelle situation politique. Nous constatons tous les jours que les grandes organisations de la vie spirituelle et économique s'adaptent au nouveau régime. Il en est ainsi dans les théâtres, dans la presse, dans le cinéma, dans la radio. Les organisations des agriculteurs, de l'industrie et du commerce se soumettent à la direction nationale-socialiste.

Cette évolution ne s'arrête pas devant les Syndicats allemands, dont la majeure partie repose sur les principes socialistes. Dans le parti national-socialiste, certains éléments considèrent comme leur devoir primordial la représentation des intérêts ouvriers dans le nouvel Etat. Des « cellules d'entreprise » nationales-socialistes ont été formées, avec lesquelles le mouvement syndical devra former une unité ; sinon il n'y aurait plus de place pour lui dans le nouveau régime. Au point de vue des relations sociales, la révolution de 1933 est allée beaucoup plus loin que celle de 1918. Car, après la guerre, les grandes organisations économiques se sont placées sous la direction de la social-démocratie.

Ce serait une grave erreur que de considérer la révolution nationale comme une victoire de la réaction sociale. Le mouvement national-socialiste est un mouvement de masse formé de paysans, d'ouvriers, d'employés et de commerçants. Le chancelier Hitler, ainsi qu'il résulte de ses déclarations faites tant publiquement que dans des entretiens particuliers, désire une organisation de la vie sociale qui garantisse aux tra-

vailleurs une juste participation aux résultats du travail de la nation et qui leur permette d'améliorer leur situation morale et sociale. La politique sociale allemande continuera à progresser sous le nouveau régime.

Le mouvement antisémite

Le mouvement déclenché contre les juifs, qui a été suivi avec attention à l'étranger, ne peut être compris dans les pays où les juifs n'exercent pas la même influence dans la vie économique et spirituelle. Les juifs représentent en Allemagne 1 pour 100 de la population. Mais parmi les professeurs d'Universités, les médecins, les avocats, les artistes de théâtre et les journalistes, leur importance numérique s'était accrue depuis 1918 de façon à ce que, par exemple, à Berlin, plus de la moitié des médecins et avocats étaient juifs. Les mesures révolutionnaires les plus dures qui ont été prises ces derniers jours étaient dirigées contre cette prédominance de l'influence juive. Il est probable qu'une réglementation interviendra qui aboutisse à un contingentement des juifs dans toutes les professions qui sont réservées à ceux qui font des études universitaires.

Les déclarations du chancelier Hitler sur sa politique extérieure ont fait reconnaître nettement que l'Allemagne désire la paix du monde et tend de toutes ses forces à guérir les plaies qui lui ont laissées la guerre et la crise économique. Une nation allemande complètement unifiée sous une autorité politique centrale ayant acquis des possibilités d'existence sûres sera particulièrement qualifiée à protéger, d'accord avec les autres puissances, la paix du monde.

La « révolution nationale » expliquée par M. Goering

Une interview avec le ministre de l'Intérieur de Prusse

Hermann Goering a beaucoup d'un tribun. C'est un colosse avec une grosse et large tête, et qui a le verbe haut.

Par son impétuosité, qui déjà dépasse celle de Hitler, il s'avère le plus dangereux concurrent du Führer et son collaborateur le plus précieux.

En voyant les deux hommes ensemble, on dirait Hitler secrétaire de Goering.

Le ministre, après avoir parlé à la presse étrangère, m'invita avec quelques amis de Norvège à le suivre dans son cabinet particulier.

Le palais du président du Reichstag, meublé avec un luxe inouï, est plus spacieux que celui habité par le président du Reich. Ses étages contiennent de nombreuses pièces particulières et des salles de séance qui, à défaut de la Krolloper, auraient pu accueillir 700 députés. Partout ont été enlevés les tableaux d'Ebert, le premier président du Reich, et remplacés par ceux de la maison Hohenzollern. En bas passe, tout près, la Sprée silencieuse.

M. Goering est visiblement ému. « Vous savez, Monsieur, que la Suède a été pour moi une seconde patrie. J'y ai passé plusieurs années comme réfugié politique. Ma femme a été Suédoise. J'ai toujours attaché le plus grand prix à l'estime de mes amis scandinaves. Or, comment qualifier la façon de procéder des nationaux-socialistes de Stockholm, m'accusant d'avoir été enfermé dans une maison de fous ? Et que dire de la police de Stockholm, qui, pour alimenter une polémique haineuse contre ma personne, met ses dossiers à la disposition de ces journaux ? »

Voici les faits : Après le putsch de Munich en 1923, le camarade ont été tués à gauche et à droite de moi... j'ai dû me cacher quelques temps chez des amis avant de franchir la frontière au prix d'efforts surhumains.

Ayant, après une véritable odyssee, gagné la Suède, malade et terriblement abattu, j'ai voulu, pour me rétablir, me retirer pendant quelque temps dans une maison de santé. Sans papiers, sans pièces d'identité, j'ai été porté sur le registre — par suite d'une erreur d'écriture — comme ayant été amené par la force, ce qui fut, d'ailleurs, le lendemain reconnu comme inexact.

Je suis entré dans le sanatorium et j'en suis ressorti de mon propre gré. Telle est la stricte vérité.

J'accuse la social-démocratie suédoise d'avoir totalement manqué de bonne foi, et la police de ce pays d'avoir commis une très grave erreur de jugement dans la documentation.

Regardez-moi si j'ai l'air idiot, c'est en ramollissant ma porte à merveille, travaillant tous les jours jusqu'à 3 heures du matin. Si c'est à cela qu'on reconnaît un fou, je veux bien passer pour un anormal.

Mais si l'on ne trouve d'autre moyen pour vilipender l'œuvre de reconstruction nationale que nous avons entreprise depuis un mois, que de dire de nous que nous sommes des « chiens enragés », c'est d'une insigne bassesse.

La voix de M. Goering étouffe, c'est d'une voix ferme et tremblante qu'il martèle les mots. Mais l'on sent qu'il est profondément blessé d'être l'objet de présumptions qui l'atteignent dans son honneur, le représentant comme un homme dont la raison aurait été faussée.

M. Goering veut rectifier non seulement l'opinion qu'on a de lui, mais également celle qu'on se fait de l'Allemagne à l'étranger.

Où il y a eu quelques excès. Mais nous ne pouvions pas être partout ou mettre à l'entrée de chaque café et de chaque hôtel des corps de police ou des S. S.

Pas un lobe d'oreille n'a été pincé avec notre consentement.

Qui, de vieilles haines ont été assouplies. Il ne faut pas oublier que, depuis de longues années, se poursuivait une guerre souterraine, sour-

« Où en est le problème de Jésus »

« Quiconque a méconnu complètement Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit et dans le cœur il lui a manqué quelque chose. » Cette parole de Sainte-Reuve, pourrait servir d'épigraphie au beau livre que consacre le R. P. R.-M. Braun, O. P., au *Problème de Jésus* (1). C'est un recueil de conférences prononcées à l'Ecole des sciences philosophiques et religieuses de Bruxelles en 1931. L'intention de l'auteur était de répondre à la double question que le Christ posait à ses apôtres et qu'il pose d'âge en âge à chaque génération : « Qui dit-on qu'est le Fils de l'Homme ?... Et vous, qui dites-vous que le Fils de l'Homme est ? »

Ces deux questions divinent naturellement l'ouvrage en deux parties dont la première est de beaucoup plus étendue. Elle nous offre l'exposé raisonné des principaux systèmes mis à

l'appui, des grands prêtres Anne et Caïphe, les noms de Christ et de Seigneur signifiant respectivement Messie et Dieu ? »

Pour résoudre la difficulté, il convient d'abord d'éclaircir les explications qui semblent avoir fait leur temps. Malgré qu'il ait été repris récemment par Robert Eisler, le système de l'imposture, imaginé par Reimarus, n'est plus guère pris au sérieux. Déjà, Paulus le déclarait odieux, encore que lui-même n'ait voulu voir rien de surnaturel dans la vie du divin Maître. Les pages de la *Vie de Jésus*, particulièrement celle sur la résurrection de Lazare ou Renan s'est inspiré de Reimarus, nous paraissent aujourd'hui des défis au bon sens.

L'hypothèse du « mythe évangélique », émise par David-Frédéric Strauss, a elle aussi, singulièrement vieilli, malgré l'influence extraordinaire qu'elle a exercée et exerce encore de nos jours. On recon-



Cette médaille, très ancienne, qui représente une belle figure de Christ, fut retrouvée au « Campus dei Fiori », à Rome, en 1896. (Collect. Boyer d'Agen).

l'ordre du jour de la critique évangélique depuis le début du siècle. Une fois le chemin frayé, la solution du problème se dégage logiquement du témoignage de l'Evangile sur Jésus et du témoignage de Jésus sur lui-même.

Le point de vue de ces conférences interdisait d'entrer dans toutes les considérations qui eussent conduit à une étude approfondie.

La lecture des Evangiles nous présente une double série de faits. Les uns, qui conviennent à un homme comme nous ; les autres, dont le caractère est nettement surhumain. Les évangélistes attestent que cette apparence antinomique se résout dans l'Homme-Dieu. Et c'est pourquoi l'on se demande à-t-on le droit d'attribuer à l'homme Jésus, contemporain de Tibère, de Pilate, d'Hérode Ant-

noise, une vraie guérilla, dans les cours des maisons, dans la banlieue, dans les caves, entre socialistes-nationaux et communistes, entre des voisins de palier envieux. Nous sommes intervenus de notre mieux.

Des S. A. ont été destitués. Les attaques contre étrangers ont entièrement cessé. Nous avons prescrit que quiconque ressemblerait à un étranger ne doit à aucun prix être touché, les contrevenants encourant les plus graves peines disciplinaires.

On nous accuse d'avoir persécuté des juifs. Il n'en est rien. Mais nous allons froidement introduire le divorce entre le peuple allemand et les juifs, un divorce de forme, sans aucun acte de violence. Charbonnier est maître chez soi. L'organisme du peuple allemand n'a pas réussi à s'assimiler l'esprit juif. C'est un fait acquis. Je voudrais bien voir la tête de l'étranger si nous lui expédions nos centaines de milliers de juifs de Galicie ! Mais nous ne chasserons pas les juifs, nous leur interdirons tout simplement de contribuer à diriger les destins du peuple allemand.

On a voulu terminer le printemps national qui vient de se lever sur notre pays par une nauséabonde pluie de fausses nouvelles. Ce qui me console, c'est qu'il ne feuillette les journaux de mai 1922 — au mois d'août 1923, — je retrouve les mêmes calomnies sur l'Italie fasciste, les mêmes insultes adressées à son chef. *Nil novi*.

Que s'est-il passé en Allemagne ? Le peuple allemand — M. Goering dit ces mots d'une voix étranglée — a enfin retrouvé son âme, qu'il a cherchée en vain depuis quinze ans. Si aujourd'hui nous procédions à de nouvelles élections, nous n'aurions pas 20, nous aurions 30 millions de voix.

M. Goering parle vite et sans discontinuer, ne faisant guère attention aux questions qu'on lui pose.

« On nous attribue les intentions les plus sottes. A l'intérieur, nous nous proposons d'exterminer en bloc « les intellectuels » ; à l'extérieur, nous attendrions l'occasion de faire preuve de la plus vaine agression. Mais c'est nous les représentants de cette politique réaliste — *Realpolitik* — dont nos prédecesseurs se sont réclamés à tout propos et hors de propos. C'est parce que nous sommes des réalistes que nous ne commettrons jamais la criminelle folie de faire périr des millions de jeunes Allemands dans une guerre superflue.

Le monde nous juge mal, il ne voit que la superficie des choses, il ne voit pas encore le fond. En exterminant le communisme chez nous, nous rendons par là même un immense service à l'Europe. On comprendra plus tard qu'un moment donné la civilisation occidentale s'abandonnait à sa perte, c'est nous qui l'aurons arrêtée au bord de l'abîme. »

M. Goering a terminé ; il a la tête en feu, et de grosses gouttes perlent sur son front.

(1) R.-M. BRAUN, O. P. Librairie Lecoffre, J. Gabalda et fils, Paris, 1932.

LA RÉDEMPTION

Le Fils de Dieu fait homme est mort sur la croix pour racheter tous les hommes : tel est le mystère de la Rédemption. Ce dogme fait le sujet d'un petit livre (1) de M. l'abbé Richard, qui se recommande par la clarté de l'exposition, la rigueur scientifique, la précision des concepts et la puissance de synthèse. La première partie du volume est consacrée à l'annonce de la Rédemption dans l'Ancien Testament, sa préparation, sa réalisation par le Christ et ses bienfaits ; la seconde contient une esquisse à grands traits du dogme basé sur l'Ecriture et la tradition.

Que le besoin de la Rédemption soit fait sentir au sein même du paganisme, M. Richard, tout récemment encore (*Revue Apologetique*, mars 1933), en donnait de nombreux témoignages. Rappelons seulement l'idée d'hommage à la divinité qui préside à tous les sacrifices. Le monothéisme d'Israël, supérieur au paganisme, joint à l'idée d'homme celle d'une délivrance et c'est ainsi que l'Ancien Testament, par les dispositions rituelles qui accompagnent le sacrifice du Temple, prépare la Rédemption. L'alliance de Dieu et de son peuple est scellée par un sacrifice, offert en expiation des péchés d'Israël. Le sang de l'agneau pascal est une purification, figure de Jésus victime d'expiation dont le sang nous purifie.

L'enseignement des prophètes prépare également la Rédemption. Le péché est une impiété envers Dieu, l'Isaïe montre le Seigneur rachetant lui-même son peuple de la servitude du péché. Cette libération sera l'œuvre de la miséricorde et de la puissance divine. Ezéchiel insiste sur la nécessité de la conversion pour le pécheur, sur sa responsabilité personnelle.

D'après les synoptiques qui sont un témoignage de la foi des premiers disciples, Jésus a enseigné le « royaume de Dieu », règne intérieur du « royaume de la charité dans les âmes », « royaume des cieux » qui revêt une forme extérieure ; l'Eglise. Pour entrer dans ce royaume, il faut la libération du péché, la conversion, c'est-à-dire la réponse du pécheur à l'initiative divine, réponse qui se traduit par la foi et la pénitence.

C'est le Christ, Fils de Dieu, qui est le Médiateur indispensable entre Dieu et les hommes. Sa mort librement acceptée est le grand sacrifice qui inaugure l'alliance ; toutefois, l'Evangile ne se clot pas par la mort du Christ, mais par sa résurrection, triomphe de la mort et du péché.

Saint Paul, converti par révélation immédiate, est le précurseur de la Rédemption et du salut. Sous le joug du péché, par la débâcle d'un seul, l'humanité a hérité du péché et il est impossible à l'homme de se libérer. La miséricorde du Père envoie le Fils, et nous sommes sauvés par le Christ. Par l'Incarnation, il y a union spirituelle entre le Christ et les hommes appelés à l'adoption divine. Jésus devient la tête du corps mystique, par l'union à Jésus, de pécheurs par la foi, nous devenons des justes.

Aussi saint Paul oppose-t-il en parallèle les deux exemplaires de l'humanité : Adam coupable et Jésus, le nouvel Adam, qui nous libère. Du Christ, saint Paul ne retient que l'Incarnation, la mort et la résurrection, la mort et la résurrection n'étant que les deux faces d'un seul mystère.

M. Richard résume ainsi l'enseignement de l'Apôtre :

Il semble que la doctrine paulinienne de la Rédemption pourrait être condensée dans la formule suivante, assurément trop systématique : par initiative d'amour miséricordieux, Dieu se réconcilie le monde dans le Christ. Le Fils envoyé dans la chair semble être le péché, mort pour nous, ressuscitant pour nous, nous vivifiant par son esprit ; et, inversement, le Christ, nous Adam, et par suite, l'humanité en lui et par lui, s'offre comme une hostie agréable à Dieu au Calvaire, et consume cette obligation dans le ciel.

Saint Jean par ailleurs nous apprend ce qu'est le Verbe incarné. Lumière des hommes, Pain vivant, la Voie, la Vérité et la Vie. L'Incarnation est le principe du salut pour ceux qui ont foi dans le Christ. En acceptant la mort, Jésus montre à quel point il nous aime, et il se sacrifie pour nous sanctifier. Aussi mort et résurrection sont inséparables. L'heure de la glorification pour le Christ, c'est l'heure où il est mis en croix.

Ecartant la théorie qui voudrait faire sortir le mystère chrétien du syncrétisme païen, M. Richard montre, au contraire, que ce syncrétisme païen, allié à la philosophie platonicienne, a été le grand adversaire du christianisme.

La tradition patristique a vu dans l'Incarnation la médiation du Christ entre Dieu et l'homme. Le Christ nous libère du péché et nous donne la vie surnaturelle. Les Pères latins ont une propension à attribuer directement à la mort du Christ le salut de l'humanité ; le Christ est à la fois prêtre et victime, il est, selon saint Ambroise, « l'homme qui s'offre à Dieu et Dieu qui se donne ». Sans doute la littérature chrétienne, abondante et touffue sur la Rédemption, envisage aussi le rachat, l'impuissance de l'homme, le pouvoir du démon ; mais on aurait tort de réduire la doctrine patristique à ce seul aspect : rachat de l'humanité par le Christ de l'empire du démon.

Les scolastiques, saint Anselme et saint Thomas en particulier, ont mis en relief certains autres aspects de la Rédemption. Saint Anselme nous le droit de Dieu d'être glorifié par sa créature, le mal du péché, la satisfaction par le Christ. Saint Thomas, en reprenant la question de saint Anselme (Pourquoi Dieu s'est-il fait homme ?), précise que l'Incarnation du Verbe, conditionnée par le péché de l'homme, a été ordonnée à la pleine participation de la divinité qui est la vraie béatitude de

l'homme. « Dieu s'est fait homme afin que l'homme devint Dieu. »

Après avoir montré comment le Verbe incarné est notre Rédempteur, et souligné les causes de la Passion et la nature des souffrances du Christ, M. Richard passe en revue les erreurs protestantes et rationalistes de Luther, Calvin, Socin, Schleiermacher, Réville et Sabatier pour s'arrêter sur la doctrine catholique dans les temps modernes, et il présente ainsi les deux faces de la Rédemption :

« S'il faut une image pour figurer ces deux faces de la Rédemption qu'on aime contempler, non certes exclusivement, mais principalement les Parcs de l'Eglise, surtout orientaux, et les théologiens occidentaux, nous emprunterons à l'art chrétien, ou la pensée s'incarne et respirent : « Quand on pénètre dans les antiques basiliques chrétiennes, ce qui saute à l'œil, c'est la figure immense du Christ Pantocrator, qui respicte au fond d'or de l'abside. Il semble, avec son regard éternel, envelopper toute l'assemblée et pénétrer toutes les consciences. C'est le Christ vainqueur de la mort, toujours vivant, qui demeure avec les siens jusqu'à la fin des siècles pour les illuminer, les sanctifier, les conduire à la gloire. Par contre, nos cathédrales dessinent sur le sol un immense crucifix, qui vers le haut, semble légèrement s'incliner d'un côté, inclinant capitale. Ce qui saute à l'œil, quand on pénètre à l'intérieur de la nef, c'est, sur le jubé, le Crucifix qui dresse ses bras douloureux et suppliants ; au centre, l'autel est encore surmonté de la croix. L'assemblée chrétienne sait qu'elle n'a d'espoir qu'en la croix de son Sauveur. Mais les deux visions se rejoignent, car l'autel est surmonté du tabernacle où le Christ, Hostie toujours vivante et source de vie. Le Crucifix n'est pas un mort, c'est le Vivant qui vit. »

Quelle est maintenant la cause première de la Rédemption : *Deus Caritas est* : C'est le don gratuit de l'amour qui demande de notre part accueil et don réciproque. Pour comprendre la Rédemption, il faut connaître le mal du péché. Faute de connaître ce mal, l'incroyant a peine à adhérer aux mystères de la foi. Par le péché, l'homme est privé de la vie surnaturelle, il méprise un péché, et cette peine n'est pas infligée du dehors par Dieu, elle saisit le pécheur dans son péché même. Peu sensible tant que l'homme a les plaisirs de la vie, le désordre du péché apparaît plus aigu, plus douloureux à la mort, au point de devenir le plus terrible châtiment.

Pour celui qui, se fermant aux lumières et aux grâces, s'obstine dans le péché, quand le drame de l'épreuve s'achève, peut-être dans un refus suprême, la volonté se fixe où le portait sa tendance profonde, dans l'amour de soi jusqu'à la haine de Dieu, et la peine est éternelle parce que le péché est éternel.

Mais tant que nous avons la vie, le péché, en vertu de la miséricorde divine, est réparable. Dieu prévient par sa grâce, il reste à l'homme de consentir à la Rédemption et donc essentiellement un don de la grâce par la divine Bonté, dont est conditionnée par l'acceptation des exigences de cette vie divine, qui sont aussi les exigences de l'ordre divin, de la justice. La satisfaction qui l'accompagne de la part de l'homme est l'accomplissement de la loi morale, expiation douloureuse par suite du désordre que le péché a causé. Pour comprendre les ravages du péché, le mal du péché, il ne faut pas considérer que l'individu, mais l'humanité tout entière.

En relevant l'humanité déchu, Dieu fait collaborer l'homme à ce relèvement. Tout ne se passe pas après le péché comme avant, et la grâce ne peut nous être donnée que par un Rédempteur. L'humanité est divisée par un nouvel Adam, c'est la collaboration de l'homme et de Dieu, c'est l'homme-Dieu, l'homme qui en un sens s'identifie à l'humanité, qui porte spirituellement en lui tous les hommes par la perfection de son humanité et de sa grâce exemplaire, par la perfection et l'universalité de sa connaissance et de sa charité.

Mystère d'amour, la Rédemption a sa raison dernière dans l'unité des personnes divines, dans l'amour divin. Ce mystère d'union spirituelle s'achève par l'opération du Saint-Esprit qui est l'Esprit du Christ.

Par le Christ, nous devenons les enfants de Dieu, par lui nous rendons à Dieu la glorification qui lui est due.

A nous de coopérer à la Rédemption par la réception et l'acceptation de l'Evangile, par l'apostolat, par la soumission à Dieu et la réponse à sa grâce. La Rédemption ne sera vraiment achevée que le jour où le corps mystique du Christ aura atteint sa plénitude. Œuvre de justice et mystère d'amour : tels sont les deux aspects sous lesquels nous apparaît ce mystère.

En de fortes pages, M. Richard expose l'accomplissement de la Rédemption dans l'humanité, et son universalité. Comment faut-il entendre cette universalité, comment le salut est-il accessible pour tous les adultes ? Sur ces questions, l'éminent théologien répond en rappelant le grand mystère de la mort et la miséricorde de Dieu. S'il reste bien des difficultés dans l'application de la Rédemption, la révélation affirme universelle. « Comme par la faute d'un seul, la condamnation est venue pour tous les hommes, ainsi par la justice d'un seul vient à tous les hommes, la justification qui donne la vie. » (Rom. v, 18.)

Mais dira-t-on à quoi a servi la Rédemption quand le mal triomphe encore dans l'humanité ? Le problème du mal, répond en terminant M. Richard, ne peut avoir de solution satisfaisante qu'une solution théologique, c'est-à-dire celle qui libère et qui fait triompher du mal véritable qu'est le péché, et qui fait servir tout autre mal, la souffrance et la mort, au triomphe du bien. En face d'un Dieu qui ne peut être que l'Amour et la Sagesse infinis, il n'y a de solution au problème du mal que dans une Rédemption qui soit divine, dans sa source, qui ait sa réalisation humaine dans un foyer de parfaite charité, qui soit universelle dans son extension. « Le salut n'est en aucun autre que Jésus. »

(1) L. RICHARD : *Le Dogme de la Rédemption*, Paris, 1932. 12 francs.

GEORGES VILLIERS.